

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 23 JUILLET 1850.

No. 89.

### Fondation de l'Oratoire en Angleterre.

PREMIER DISCOURS DU R. P. NEWMAN.

(Suite et fin. Voir le No. du 19 juillet.)

« Ainsi, ce n'est pas la première fois, dans des temps de confusion et d'anxiété, quand les crimes abondent, quand l'ennemi est à ses portes, que l'Eglise voit ses enfants, loin de se décourager, puiser de nouvelles forces dans le danger commun et aller à sa rencontre, comme des hommes robustes qui accueillent avec joie les occasions de prouver leur force. Cela n'est pas étonnant, car, ainsi que je viens de le dire, ce n'est pas la première fois que les enfants de l'Eglise se trouvent exposés à de pareilles épreuves et qu'ils défendent leur mère persécutée avec autant de zèle que dans les beaux jours de sa prospérité. L'ancienne Rome, dans ses plus grands désastres, faisait sortir par une porte des légions chargées d'une expédition lointaine, pendant que les Carthaginois, vainqueurs, attaquaient la porte opposée. On peut dire de nous, catholiques, ce qu'on a dit des habitants de ce pays: nous ne savons jamais quand nous sommes battus. Nous avançons lorsque, d'après les lois de la stratégie, nous devrions reculer; nous ne révoquons nos conquêtes et nos triomphes, et nous ne prenons nos défaites (selon le monde) pour des victoires. Nous avons pour nous des gages de succès dans les souvenirs du passé; nous lions sur nos drapeaux les noms de bien des champs de bataille et de gloire; nous sommes forts de la force de nos pères et nous comptons suivre, dans la mesure de nos humbles facultés, l'exemple des saints qui nous ont précédés. L'esprit qui nous anime n'est rien de nouveau ni d'étonnant; les saints seuls accomplissent des exploits et sortent vainqueurs des grandes luttes, mais cela n'empêche pas que les serviteurs ordinaires de l'Eglise ne cherchent aussi à tenter la fortune. Nous n'avons pas besoin d'héroïsme pour passer par les épreuves qui nous sont préparées, car, mes frères, nous sommes catholiques. Nous avons une expérience qui date de dix-huit siècles. Le grand philosophe de l'antiquité nous apprend que l'expérience est une espèce de courage, non pas, à la vérité, de l'espèce la plus élevée, mais assez fort cependant pour combattre et pour vaincre. Ce n'est pas une défaite, ce ne sont pas deux ou trois ou douze défaites qui renverseront la majesté du nom catholique. Nous nous placerons sur le même terrain que la génération présente, et nous ferons de l'imité de votre but et de nos efforts le gage de notre succès. Nous sommes confiants, zélés, inflexibles, parce que nous sommes les héritiers de saint Pierre, de saint Grégoire de Nazianze, du Pape saint Grégoire et de tous les autres saints et fidèles qui, par leurs paroles, leurs actes, leurs prières, ont, en leur temps, favorisé la cause de l'Eglise. Nous jouissons de leurs mérites et de leur intercession, et nous parlons par leur bouche. C'est pour cela que nous pouvons faire sans hésiter ce que d'autres ne pourraient faire que par ce moyen.... Mais il n'y a rien de particulier, rien de personnellement magnanime dans les efforts d'un catholique qui, s'inquiétant peu du monde, commence à lui prêcher, quoiqu'il lui tourne le dos. Les catholiques connaissent la nature et les habitudes du monde, et ils agissent de même depuis un temps

immémorial; c'est leur manière d'accomplir leur devoir, de remplir leur vocation; ils ne seraient pas catholiques s'ils agissaient autrement. Ils savent sur quels navires ils sont montés; c'est la barque de Pierre. Le plus grand des Romains, se trouvant sur l'Adriatique au milieu d'une tempête, dit au pilote épouvanté: *Casum velas et fortunam Casaris.* Tu portes César et sa fortune. Ce que César disait présomptueusement, nous pouvons le dire avec foi de cette barque où Jésus-Christ s'est assis et d'où il a prêché. Nous ne l'avons pas choisie pour avoir peur; nous n'y sommes pas entrés pour l'abandonner; non, nous y sommes entrés avec la ferme résolution de traverser cette mer de péché et d'inépuisable qui engloutirait tout autre navire. Nous avons d'abord commencé notre œuvre en prenant Pierre pour notre guide, le jour même de la fête de sa chaire et devant la chaise qui contient ses reliques. Donc, si quelqu'un s'étonne de nous voir choisir ce lieu et ce temps pour nos travaux apostoliques, qu'il sache que nous sommes de ceux qui mesurent le présent sur le passé, et qui soulevent le monde en prenant hors de lui leur point d'appui. Nous agissons selon notre nom; les catholiques sont chez eux, en tout temps, en tous lieux, dans toutes les situations de la société, dans toutes les classes de la communauté, à tous les degrés de la civilisation. Quel que soit l'état où se trouve le monde, un prêtre catholique a toujours à faire; il a toujours une ample moisson à recueillir.

« Si l'en était autrement, si nous perdions confiance dans les mauvais jours, dans les pays qui nous sont hostiles, nous mentionnerions à la devise de l'Eglise. Elle est catholique, c'est-à-dire universelle, parce qu'elle apporte des remèdes universels à des maux universels. Le mal, c'est le péché, tous ont besoin de se régénérer en Jésus-Christ; il faut donc prêcher et porter le salut à tous. Quand un prêtre et un dispensateur est envoyé de Dieu, il doit parler, non pas à une seule âme, mais se mettre à la portée de toutes; il doit avoir une mission pour tous les descendants d'Adam, et chacun d'eux doit pouvoir le reconnaître. Je ne prétends pas dire qu'il doive convaincre tous ses auditeurs, les convertir tous; cela n'est pas possible, parce que cela dépend de la volonté de chacun en particulier; mais il doit prouver sa puissance, en convertissant des individus de tous les rangs, de tous les âges, de tous les caractères, dans des temps et dans des lieux différents. Si le péché est un mal partiel, que le remède en soit partiel; mais si, au lieu d'être local ou accidentel, il est universel, le remède doit être universel. Toute religion locale est d'institution humaine; elle ne saurait venir de Dieu.

« Si vous gardez, mes frères, les formes des religions répandues dans le monde, vous trouverez qu'il y en a une et rien qu'une qui porte avec elle les preuves de sa divine origine. La religion catholique a traversé toutes les révolutions de la société humaine; elle traversera également les révolutions à venir. Elle a passé par tous les changements qu'ont subis les mœurs et les lois, et elle n'a point varié; cela prouve qu'elle est indépendante de toutes les institutions humaines.... Durant deux ou trois cents ans elle a eu à lutter contre l'au-

torité des lois, les cultes officiels, la force des armes, contre un empire solidement établi, contre des populations contentes et heureuses. Et cet espace de temps suffit à cette société naissante, pauvre, faible, méprisée, pour renverser la puissance de ses oppresseurs, malgré tous les efforts qu'ils firent pour se débarrasser de leur redoutable ennemi, malgré les colonies, les révoltes, les persécutions, les tortures. Les maîtres du monde furent forcés, pour conserver le pouvoir, d'en venir à un accommodement avec un corps dont l'Eglise actuelle est l'héritière, corps qu'elle continue et qu'elle représente, dont elle a recueilli le nom, les doctrines, les principes, les sentiments. Les maîtres du monde furent obligés de s'humilier devant l'Eglise, d'entrer dans son sein, de la défendre et de combattre ses ennemis. Elle triompha enfin, et son triomphe fut le plus beau qu'out ait jamais vu. Mais ce n'était pas tout, car à peine sa victoire était-elle assurée ou sur le point de l'être, que tout s'éroula: l'Empire romain, qu'elle venait de conquérir au prix de tant de sang et de patience, fut réduit à néant. Il fut desséché et tomba en poussière, lorsque des millions de sauvages sans religion, sans conscience, sans pitié, se précipitant du Nord et de l'Orient sur le cadavre du géant, s'en disputèrent les lambeaux. L'invasion des Barbares dura plusieurs siècles; comme le flot suit le flot, une horde suivait l'autre, et toutes venaient heurter les fondements de l'Eglise, mais sans les ébranler. Ils semblaient se multiplier comme les troupes que le roi d'Israël envoya contre le prophète, et, de même que le prophète consuma cette armée avec le feu du ciel, la sainte Eglise vainquit ses ennemis en les embrasant du feu de la foi, de ce feu sacré que le Seigneur avait allumé "en entassant les charbons ardents sur leurs têtes," et en "contrebalançant le mal par le bien." Elle sut faire de ces terribles étrangers ses fils les plus dévoués et les plus fidèles; ces nouveaux convertis créèrent une puissance militaire qui eut des institutions plus habilement combinées que celles des anciens Romains eux-mêmes, avec des traditions et des précédents qui durèrent plusieurs siècles. Cette puissance, d'abord protectrice de l'Eglise, devint ensuite sa rivale; de là une nouvelle lutte qui lui procura un nouveau triomphe. Je ne finirais pas si je voulais raconter tous ses succès politiques, toutes ses victoires intellectuelles depuis le commencement; si je voulais exposer les progrès qu'elle a fait faire à la société; si je voulais enfin énumérer toutes les preuves de sa divinité. L'histoire entière est là pour démontrer avec une rigueur presque mathématique que l'Eglise n'a pas pris naissance dans ce monde, qu'elle n'est pas soumise aux volontés de l'homme; car sans cela l'homme aurait en la puissance de la détruire....

« Animés de tels sentiments, mes frères, pénétrés de pareilles convictions, avouons-nous à craindre de manquer d'occupation dans une ville aussi vaste que celle-ci, et qui a si grand besoin de nos services? Celui qui nous avouons mis notre confiance "était hier, est aujourd'hui et sera le même à jamais." Il a fait des prodiges dans les temps passés, et il en fait encore aujourd'hui; autrefois il choisissait les faibles et les indignes pour ministre de sa volonté; il les choisit encore à présent. Tant

que nous avons une entière confiance en lui, tant que nous sommes fidèles à son Eglise, nous savons qu'il veut se servir de nous comme d'instruments dociles pour exécuter ses desseins; nous ne savons pas quels seront les objets de sa miséricorde; nous ignorons à qui il nous enverra; nous savons seulement que des milliers d'âmes soupireront après nous, et que nous serons envoyés à ses élus. "La parole qui sortira de sa bouche ne retournera pas à lui sans résultat; mais elle fera son plaisir et réussira dans les choses pour lesquelles il l'a envoyée." Il n'y a pas d'être si innocent ni si criminel, si insensé ni si intelligent, qui n'ait besoin de la grâce de l'Eglise catholique. Si nous ne réussissons pas auprès des hommes instruits, nous réussissons auprès des ignorants; si nous ne réussissons pas auprès des vieillards, nous réussissons auprès des jeunes gens; si nous ne parvenons pas à convaincre les hommes sérieux et respectables, nous convaincrions les hommes insouciantes et légers; si nous ne convertissons pas ceux qui se trouvent près de l'Eglise, nous convertirions ceux qui en sont éloignés. Le bras du Tout-Puissant ne s'est pas raccourci; Dieu ne nous a pas envoyés ici en vain, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise!) nous ne perdions sa faveur par notre désobéissance....

« Nous n'avons pas besoin de vous, mais vous avez besoin de nous. Ce n'est pas nous qui serons à plaindre, si nous ne vous convertissons pas à la cause de la vérité; c'est vous qui avez tout à perdre si vous ne vous y laissez pas gagner. Conservez, si vous l'osez, cette sagesse de sentiments, ces perplexités de votre raison, cette décadence de votre amour, en ne vous convertissant pas. Hélas! nous avons assez de travaux bien moins pénibles et moins difficiles que de prendre soin de vos âmes. Il y a des milliers de pêcheurs à réconcilier, de jeunes enfants à surveiller, de fidèles à consoler. Dieu n'a pas besoin d'adorateurs; sa miséricorde ne manque pas d'objets sur lesquels elle s'exerce; il peut se passer de vous; il peut changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham; il offre ses bienfaits et il passe; il ne s'arrête pas; il les offre une fois et ne revient pas son offre. Puis il va plus loin, il s'adresse aux Gentils; il s'adresse aux pêcheurs endurcis; il laisse les hommes honnêtes et prend les débauchés; "il a rempli les affamés de bonnes choses, et il a envoyé les riches les mains vides."

### Orateurs sacrés des temps modernes en France.

(Voir le No. du 9 juillet.)

LE PERE DE RAVIGNAN.

Le P. de Ravignan est d'une taille assez élevée; sa physionomie est grave et calme, mais elle s'anime promptement quand il parle. Sa voix, qui de même que son visage, annonce une origine toute méridionale, est belle et étendue; ses accents sont ordinairement énergiques, quelquefois ils deviennent, onctueux. Le fond de sévérité qui contemple sa figure, sa maigreur, son air souffrant rappellent au premier abord ces prêtres, ces missionnaires qui répandaient autour d'eux une sorte d'épouvante par le développement des grandes vérités de la religion. Ses yeux n'ont

pas l'éclat, la mobilité, la vivacité de ceux du jeune homme; mais son regard ne laisse pas d'avoir une expression bien prononcée; c'est le regard doux, majestueux et paternel de l'orateur chrétien. Son style fort, concis, brillant, sent le cabinet; il n'a rien de cette irrégularité, de cette étrangeté, de ce hasard qui décèlent l'inspiration du moment. Diction pure, ordonnance sage, goût exquis, texture nerveuse, enchaînement logique, pensées justes et éprouvées, voilà ce qui caractérise le genre de talent de ce célèbre orateur, digne à tous égards de recueillir la belle succession que lui légua M. Frayssinac en disant: "M. de Ravignan doit me remplacer dans l'œuvre des conférences." C'est un classique, c'est un conservateur pur sang; il s'est laissé absorber tout entier par l'école antique, et comme c'est son modèle et son maître, il la représente noblement; et conserve dans toute leur intégrité ses traditions littéraires.

Lorsque le P. Lacordaire descendit de la chaire de Notre-Dame de Paris pour aller parfaire ses études à Rome, et que le P. de Ravignan fut chargé de lui succéder, ou plutôt quelques craintes, tant le premier avait déjà jeté un vil éclat. Mais bientôt toutes ces craintes s'évanouirent, et les organes de la presse religieuse furent unanimes pour constater les brillants succès du nouveau conférencier. Aucun de ses précédents ne semblaient le recommander à la jeunesse, aucune sympathie surtout, car, s'il avait rempli pendant quelque temps la charge de magistrat avant d'être prêtre, il avait ensuite, depuis dix ans, façonné son esprit, refait sa vie, soumis ses inspirations aux lois de l'obéissance religieuse; de plus il était jésuite, et les petits préjugés du temps de la restauration étaient encore bien vivaces dans les esprits. Et cependant le même concours eut lieu, le même empressement; la jeunesse tout d'abord sympathisa avec l'orateur, elle applaudit à tous ses discours; on la vit recevoir avec émotion sa parole, l'identifier avec ses idées, et boire à longs traits à la source pure et douce de la fontaine évangélique. Ce triomphe, il le doit moins à sa personne, moins à ses talents, moins à la forme de son éloquence, qu'aux questions qu'il traite et surtout au point de vue sous lequel il envisage la croyance chrétienne. Ses discours comme ceux du P. Lacordaire sont neufs, parfaitement en rapport avec les besoins des cœurs, les doutes des esprits, les tendances des études; ce ne sont point des sermons, des discours ecclésiastiques; c'est comme le dit l'orateur lui-même, une véritable philosophie de l'histoire, faite la bible à la main, avec l'Eglise pour maîtresse et pour guide.

Il y a, du P. Lacordaire au P. de Ravignan, la différence qui existe entre un grand génie et un grand talent.

Le P. Lacordaire enleve, transporte, enthousiasme son auditoire; c'est un soleil qui vous éblouit, tant il darde avec force ses rayons; c'est un torrent qui se précipite par bonds impétueux et qui fait tout frémir sous le bruit de sa terrible et solennelle harmonie; c'est l'aigle qui plane au haut des cieux et qui habitude ses aiglons à regarder en face l'astre du jour.

Le P. de Ravignan a quelque chose de plus calme; c'est un fleuve qui roule ses ondes majestueuses dans un lit profond, où n'arrivent que rarement les agitations de la tempête.

### FEUILLETON.

CHARTÉ MÈNE A DIEU.

IX.

Et alors, comme si cette dernière pensée eût éclairé son âme d'une vive lumière, il vit passer devant lui toutes les années, toutes les heures, et tous les actes de sa vie: là il se vit passionnément vaincu, profondément égoïste; ici livré misérablement à des joies viles et funestes; un jour abandonné à de honteuses débauches. Il se voyait, cachant sous les plus gracieuses apparences, les pensées les plus grossières; à ce point familiarisé avec le mal pour en être venu à appeler bien tout ce qui flattait ses passions. Il lui semblait entendre au fond de son âme des voix gémissantes qui tour à tour l'accusaient; l'innocence, la pureté, la charité, l'espérance captives et enchaînées, criaient douloureusement vers lui, et il lui semblait entendre tous les vices triompher en rires éclatants; et alors, dans cette église, en face de l'autel où résidait un Dieu, devant ces âmes pieuses qui l'entouraient, il se connut si misérable et si vil, qu'une subite rougeur couvrit son visage, et il se disait: "Malheureux que je suis, je le vois trop maintenant, ce qui ferme ma bouche, ce qui glace mon cœur! Les souillures de ma vie se sont élevées comme un mur entre Dieu et moi! Ah!

si je pouvais anéantir ce passé, si je pouvais effacer ces souvenirs brûlants, si je pouvais rejouer et purifier mon âme, je le sens, alors je pourrais prier, je pourrais élever ma voix en haut.... Sortons, sortons d'ici; ce n'est pas ma place. Je ne veux pas être sororlogé au moins!"

Et Georges, tout ému, allait se retirer, lorsqu'une voix grave, sonore, pénétrante et triste, s'éleva du milieu du chœur, et un chant plein d'une religiosité et d'une mélancolie vint frapper ses oreilles, c'était le *Rorate* de l'Avent; saisi d'abord par le son de la voix qui résonnait avec une ineffable grandeur sous la voûte gothique, bientôt les paroles de la plaintive et sainte mélodie trouvèrent un sympathique écho dans son âme. A mesure que la voix chantait: "Ne irascaris, Domine, ne ultra memineris iniquitatis," etc.; son esprit traduisait ces mots à son cœur, et, volontiers, il eût cru que la voix du sanctuaire s'élevait pour lui: *Non, répétait-il en lui-même, "non, ne vous irritez point, Seigneur, ne vous souvenez plus de mes iniquités."*

Et la voix reprenait: "Poenitentiam et facti sumus tanquam immundi nos, cecidimus quasi folium universi; et iniquitates nostras quasi ventus abstulerunt nos." "Il n'est que trop vrai, reprenait la voix intime de la conscience, j'ai failli et je suis devenu semblable à une créature inhumaine, fragile comme la feuille, je suis tombé, et mes iniquités, comme un vent rapide, m'ont entraîné."

Suppliante et passionnée, la voix montait toujours: "Vide, Domine, afflictionem po-

puli tui et mitte quem missurus es," etc.; triste et suppliant comme elle, Georges disait: Oh! oui, jetez les yeux, Seigneur, sur ma misère, envoyez à mon secours celui que vous avez promis."

Et lorsque la dernière strophe fit entendre les miséricordieuses paroles: "Consumimini, consolamini, popule meus, cito veniet salus tua: quare miraborer consumeri? Quia innovavit te dolor, salvabo te" et chaque mot tombait de ses lèvres à son cœur, et faisait germer une divine espérance, et il s'élevait en lui comme une voix amie qui lui disait: Consolerez-vous, bientôt le bonheur luira, pourquoy vous laissez-vous abattre par la tristesse; puisque la douleur a renouvelé votre âme, je vous sauverai. Et Georges agenouillé, répondait avec le mystérieux langage du cœur: O, vous qui parlez ainsi, vous qui avez de telles paroles si douces et si bonnes, pour ceux hélas qui ne savent plus parler à Dieu, ah! parlez encore, priez, chantez, les blessures secrètes de l'âme se ferment d'elles-mêmes, au son de votre voix. Oui, je comprends à cette heure, l'infinie miséricorde de Dieu, la prière des âmes pures monte vers lui, et doucement fait tomber de ses mains l'arme de sa justice. Et puisque vous consolez et vous pardonnez de la sorte, Seigneur, écoutez ma voix, écoutez ma prière: que je ne sois pas d'ici, de ces lieux sacrés sans avoir reçu votre grâce devant vous O Dieu!"

Dépendant les vœux s'élevaient, la foule s'écartait silencieusement; les cierges s'éteignirent, le silence et l'obscurité régnaient

dans la grande nef; la lampe seule du sanctuaire, comme une mystérieuse étoile flottait et étincelait dans l'ombre. Georges était encore la plongé dans ses réflexions; du fond d'une chapelle, des jeunes filles chantaient de doux et joyeux cantiques, et les vives sonorités de la nef répétaient les suaves mélodies. Georges se leva attiré par la fraîcheur de ces jeunes voix: il alla le long des nefs latérales, livré tout entier à ces impressions si nouvelles. En passant le long des chapelles, il en vit une faiblement éclairée, un prêtre y priait assis dans un confessionnal ouvert; Georges s'arrêta, contempla quelques instants la figure vénérable de cet homme, vieillard à cheveux blancs: un frisson rapide le saisit, il crut reconnaître le père Laurent, mais la lueur vacillante du flambeau ne lui permettait pas de préciser les traits, ni de le reconnaître. Tremblant, il précipita sa marche, comme s'il avait peur d'être reconnu, d'être appelé; ce qui ne pouvait pas être.... Il arriva dans la chapelle, où l'on chantait; il regarda tristement ces jeunes filles pieusement assises devant un autel orné de fleurs et de lumières: "Quel contraste, se dit-il, la sur tous ces fronts la joie de l'innocence, et dans mon âme l'amertume du vice." Il s'éloigna lentement en soupirant et bientôt, il se retrouva devant le portail intérieur. "En bien, se dit-il alors, comme un homme qui veut prendre une irrévoicable résolution, si c'était lui, le père Laurent, pourquoy ne lui parlerais je point! Je lui ai promis Oui, mais ici, dans cette chapelle... cela me paraît bien étrange! puis, que dire à ce pré-

tre!..." Il entendait alors du fond de sa conscience une voix qui semblait lui répondre: "épanchez son cœur, purifiez son âme des souillures que le monde a mises sur elle, dites tout ce qui pèse, tout ce qui humilie intérieurement, tout ce dont on rougit, se relever l'esprit calme et le cœur pur, n'est-ce donc rien, n'est-ce pas cette précieuse paix que tu cherches?" Et Georges se disait: Je le veux! quelque chose me pousse et m'agite! D'ailleurs, comment suis-je ici, à cette heure, seul dans cette solitude? oui, je croisais volontiers que ces voix si touchantes s'élevaient ici pour moi, pour me rettenir; et je crois que cet homme ce prêtre, assis là-bas, dans l'ombre, est là pour moi, il m'attend! J'ai dit que j'essayerais, je l'ai dit, allons! Ce n'est qu'un homme après tout; je ne sais, mais la vue d'un homme ne m'a jamais romué ainsi, et voilà que je tremble comme un enfant effrayé! Georges s'avança donc vers cette chapelle, mais toujours incertain malgré lui, il s'arrêtait encore; un moment il écoutait les pieux refrains des cantiques, comme s'il n'était venu pour rien autre chose, puis son regard inquiet fixait la chapelle. Tout à coup les chants cessèrent, il entendit un mouvement de personnes qui s'avancèrent de son côté. Il demeura immobile à sa place, feignant une apparente tranquillité, et vit passer, deux à deux, ces innocentes et joyeuses figures; quelques-uns le regardaient en passant et souriaient; il les vit s'éloigner comme des ombres, la voix du gardien qui fermait les portes vint jusqu'à lui, alors il marcha rapidement vers la promi-